

Non-vie mise dans l'Alabama.

Birmingham, Alabama, 3 mars.—Les directeurs de la Pawnee Land Co. qui résident à Savannah, Géorgie, et sont aussi directeurs du Chemin de fer Central de Géorgie, ont après une inspection sérieuse des dix mille acres, que vient d'acheter la Cie, dans le Cte de Blunt, Alabama, résolu d'ouvrir des mines de charbon et de minerai de fer sur une grande échelle. Il vont émettre au moins \$75,000 d'actions; engager des ingénieurs chargés d'indiquer les filons et les veines qu'il faut exploiter. Les rapports préliminaires sont faits et la scène des opérations indiquée, près de Swansee.

SUIOCIDE.

Hot Springs, Arkansas, 3 mars.—Joseph Sombert, un droguiste bien connu, est entré, hier soir, dans un magasin de drogues; il s'est procuré une forte quantité de morphine et en a avalé deux onces. Une heure après, il était mort. Sombert était fort connu; il venait du Missouri, où il a des parents fort riches. Ses frères sont de riches cultivateurs du Kansas. Il avait perdu la tête, parce qu'il ne pouvait pas se procurer les \$25,000 qu'il prétendait avoir à sa disposition.

Débat entre le Gouverneur Jones et le Sénateur Barry.

Conway, Ark., 3 mars.—Le sénateur Barry et le gouverneur Dan. W. Jones ont engagé un très intéressant débat, hier, devant un nombreux auditoire. Il s'agissait de la candidature sénatoriale. La grande question agitée était celle de l'expansion. Le gouverneur était en faveur de l'expansion; le sénateur Barry la combattait. Barry, a dit le gouverneur, représente au Sénat l'Arkansas depuis 14 ans; il est temps qu'il fasse la place à d'autres.

Les travaux humanitaires de Mme Roosevelt.

New York, 3 mars.—Le Journal and Advertiser dit que Mme Theodore Roosevelt, va partir pour Cuba, pour faire elle-même une inspection des maisons, des meurs, des ressources de la population. Elle doit passer un mois à faire ces études. C'est la première américaine qui se voue à une pareille tâche. Elle communiquera les résultats de ses observations au gouverneur. Mme Roosevelt, en agissant ainsi, n'a d'autre motif que le bien de l'humanité.

La révolution dans la Colombie.

New York, 2 mars.—Une dépêche de Lagayria, Venezuela, à la Tribune, dit: Il n'y a pas grand espoir de mettre un terme à la révolution, dans la Colombie, pour le moment. Un des derniers rapports nous annonce que le Président San Clemente et son cabinet ont abandonné Bogota et sont allés s'établir à Tena, au nord de la capitale. Cette dépêche n'est pourtant pas confirmée. D'autres rapports, que l'on peut considérer aussi comme dignes de foi, disent que le général Currie avec ses rebelles armées, soit près de Bogota. Un détachement de troupes du général Palacio a eu un vif engagement avec les insurgés dans un endroit appelé Tijeo, à 20 milles de Baranguila. Des deux côtés on réclame la victoire; les insurgés ont, dit-on perdu plus de 200 hommes, tant tués que blessés et on leur a fait 180 prisonniers. Le gouvernement a perdu de son côté, au moins 160 hommes.

Si jamais, par hasard, vous sentez un malaise, buvez l'eau d'Abita; vous serez vite guéri.

Mgr Sbarretti.

Washington, 3 mars.—Le général Joseph Laner Molot et Felipe Peroz, chefs cubains, se sont présentés au département d'Etat et ont eu une entrevue avec le secrétaire par interim, Mikeljohn, à la suite de l'arrivée, à Cuba, de l'évêque Sbarretti, il font une vive opposition à ce prélat. M. Mikeljohn a eu beaucoup de peine à leur faire comprendre que, en vertu de la constitution, le gouvernement n'avait rien à voir dans cette affaire. Il n'y a plus, comme auparavant, d'association d'Eglise ou d'Etat, à Cuba, comme du temps des Espagnols.

Le steamer Wolcott.

Seattle, Washington, 3 mars.—On n'a aucune nouvelle du steamer Wolcott de la Pacific Steam Whaling Co. On craint qu'il n'ait sombré quelque part au nord du Pacifique. Il avait quitté Seattle pour Alaska, par la voie de Sitka et Valdez, le 25 décembre et on n'en a plus entendu parler.

Scènes de joie frénétique à Londres.

Londres, 3 mars.—Le titre de duc pour Roberts, de comte pour Kit-chener, et la pairie pour Buller, voilà ce que prophétise la population enthousiaste. On ne peut se faire une idée des changements qui se sont produits dans les esprits, si l'on n'a pas été témoin des tristesses et des humiliations des quatre mois qui ont précédé. Les scènes qui viennent de se passer, laissent loin derrière elles les démonstrations qui ont eu lieu aux Etats-Unis, pendant la guerre hispano-américaine.

Quand Kimberley a été secourue, il n'y a eu rien d'extraordinaire, dans les démonstrations. Quand Roberts a pris Cronje dans une trappe et l'a annihilé, la nation a battu des mains, mais avec moins d'enthousiasme qu'on ne l'aurait cru. Ce n'est qu'après la délivrance de Ladysmith que l'on a pu éclater toute la joie. Les populations ont été véritablement grisées par la joie, par la victoire. Les humiliations, la faiblesse évidente de l'armée anglaise, les défauts de son administration, les larmes des veuves et des orphelins, le deuil général, tout a été oublié.

Personne ne doutait du résultat final, dès les commencements. On savait que l'on devait finir par vaincre; mais l'anxiété régnait dans presque toute la population. Ce n'est que cette semaine que la joie a véritablement éclaté.

On a vu des jeunes filles de la classe moyenne, marchant tête nue dans les rues, chantant, poussant des cris et agitant leurs chapeaux. A l'Ecole d'art, plus de mille élèves, filles et garçons, sans chapeaux, portant leur vêtements d'atelier, sont allés faire une démonstration au Memorial Albert, et de là, à la résidence de M. Chamberlain.

Mme Chamberlain a accueilli en souriant cette ovation faite à son mari, et le fils aîné du secrétaire des colonies a dû prononcer un discours. Comme les sentinelles refusaient l'entrée à cette étrange bande, elle s'est mise à chanter dans la rue "Rule Britannia". Même scène à la maison du colonel Baden Powell; mais silence profond, très significatif en passant devant l'ambassade de France.

Il a été fait des démonstrations devant les bureaux du commissaire du Canada. Les scènes qui eurent lieu, après la bataille de Waterloo, sont bien dépassées par celles qui viennent de se passer depuis deux ou trois jours.

On n'avait plus qu'à la condamner. Elle s'était vengée; elle pouvait mourir.

Chérie s'arrêta, cet argument articulé d'une voix plus haute, plus claire, avec un regard plus fixe, sur celui qui l'interrogeait. Elle redressait sa jolie tête pâle, frolée par un de ces rayons de fine poussière lumineuse, que soulève le soleil frappant sur des vitres closes. Et dans cette salle remplie de gens retenant leur souffle, au fond de laquelle le Christ vers qui tout à l'heure des mains se lèveraient, dans la solennité du serment, étendant ses bras suppliciés, on eût entendu une mouche passer.

Les cœurs, de plus en plus, s'étaient serrés, les moins accessibles à la pitié s'étaient rétrécis par l'émotion des autres. Et ceux-là qui croyaient énergiquement à la culpabilité de cette jeune fille accusée elle-même, aussi bien que ceux qui en doutaient, chacun éprouvait

plus intense ce sentiment pénible d'oppression, cette sensation angoissante des pulsations qui s'arrêtaient dans la poitrine, à mesure qu'avancait son récit, qu'approchait l'instant suprême où elle raconterait le meurtre.

Le président prononça, quand elle se fut tue: —C'est là le chef d'accusation: vous avez tué d'un coup de couteau, d'un seul, en plein cœur... Mme veuve Varagniez votre mère adoptive... Mais aucun témoin n'a vu la scène du meurtre... Et la rumeur publique a crié très haut, crie encore... que ce n'est point vous la coupable!

La foule, à ces mots, devint bouleuse; il passa sur elle un de ces courants qui secouent les nerfs en faisant frémir la chair. Cette façon d'ouvrir des déclarations, remettait en avant la grande question, soulevant en deux camps le pays depuis le drame du Val-Rose.

Le président la résuma, cette question, en quelques phrases empreintes de vagues réticences, auxquelles Chérie devait répondre avec son calme inébranlable. —Personne, donc, n'a vu la scène du meurtre... Beaucoup de faits sont à votre charge... vous avez avoué... la Justice ne pouvait voir en vous qu'un coupable... à moins que vous ne soyez une déséquilibrée.

—J'ai toute ma raison, toute ma responsabilité, les médecins aliénistes vous l'ont dit... Pour qui aurais-je menti au juge d'instruction? —"Pour en sauver un autre!" Un soupir faible glissa de la bouche de la jeune fille; ses yeux tournèrent légèrement de côté, vers le banc des avocats.

Nul ne surprit ce regard, à l'exception peut-être du président, qui n'en suivit point cependant la direction. Quoi d'étonnant que l'accusée adressât un coup d'oeil à son défenseur? Ce défenseur, appartenant au barreau de Paris, était jeune, vingt-six ans au plus. Il débutait dans la carrière par une affaire à sensation.

Le coude appuyé sur la balustrade en chêne entourant le banc des avocats, il avait gardé, tout le temps que durait le récit de la jeune fille, la même attitude, le front dans la main, le col incliné, comme s'il craignait de perdre une syllabe prononcée par celle-ci.

Au moment où le président articula ces paroles: "Pour en sauver un autre", il se redressa. Le regard de Chérie, ce regard bien profond qui ne se baissait point devant les juges, effleura le sien; puis en même temps leurs yeux à tous les deux allèrent, furtifs, vers le banc réservé à la Presse, au bout duquel, par faveur sans doute, une femme, une jeune fille, avait pris place.

Cette jeune fille, aux grands yeux de velours, aux cheveux d'un noir intense, et d'une pâleur de morte. Sept mois avant que la salle d'audience du Palais de Justice de Montpellier s'emplit pour le dénouement de l'affaire, mystérieuse, malgré des aveux précis, —qui était la dernière de la session, le château du Val-Rose, habituellement silencieux et morne, ou devait se dérouler le drame qui amenait Pul-hérie—Chérie, puis, on ne l'appelait pas autrement—sur les bancs de la Cour d'assises, semblait en fête.

Ainsi que chaque année, M. Claude Varagniez venait avec toute sa famille, passer chez sa tante la fin des vacances. C'était l'époque des vendanges, et cela amusait singulièrement ces Parisiens, du moins pendant les deux ou trois premiers jours qui suivaient leur arrivée, de courir à travers les vignes, de se barbouiller de raisin, d'aider à la cueillette, les femmes et les enfants, ou de regarder charger sur les voitures par les hommes, qui les menaient vers le domaine, les longs bâtons remplis des grappes mûres que l'on jetterait au pressoir.

Quoique cela la fit sortir sous tous les rapports de son genre de vie, Mme veuve Varagniez recevait à bras ouverts cette famille, —la seule qu'elle eût, et encore, du côté de son mari, mort depuis plus de vingt ans, — qui mettait pendant deux semaines, dans la vieille maison grise à tourelles, une gaieté ne revenant qu'avec elle, l'année suivante. Ces deux semaines, du reste, s'écoulaient. Vers la fin de la dernière, elle faisait très bien entendre à ses neveux, qu'elle avait assez sacrifié d'argent pour les héberger, et leur disait sans façon, avec ses inflexions les plus accentuées de Méridionale pur sang: —Maintenant, mes petits, aux prochaines vendanges, hein!

Donc, cette année-là, comme les autres, Mme Varagniez, debout au milieu du perron aux marches verdies, appuyée à la rampe en fer rongée par la rouille et à laquelle s'entrelevait du lierre, attendait les voyageurs, le dénommé Pételou, était allé chercher au chemin de fer. Une grande, noire et sèche personne, peu sympathique des bords, que la châtelaine du Val-Rose figure aride, nez pointu, lèvres minces, le menton agrémenté d'une verrue aux quatre poils rudes, les yeux de nuance bronzée, bilieux et durs. Au moment où la berline, au caisson d'arrière chargé de malles, retenues avec des cordes, paraisait au tournant d'une voie forte

PIANOS DURABLES. Peuvent être achetées à des prix réduits et à des conditions faciles chez GRUNEWALD, 735 Rue du Canal. Le magasin de Musique le plus vaste, le meilleur et le plus libéral du Sud, agence pour les 9 premières marques du monde, à savoir: Steinway-Knabe-Sohmer-Mehlis-Fischer-Emerson-Shooling-Schaeffer-Milton-Naebertz-Pan-Autren-Marques. Le magasin Populaire du Sud est celui de L. GRUNEWALD & Co., Ltd.

AVANTAGES NATURELS. Un monsieur me demandait l'autre jour à quelle cause j'attribuais la décroissance de la population de la Nouvelle-Orléans, etc., qui du cinquième rang en 1860 était tombée au douzième en 1900. Je lui répondis que je croyais fermement que cette décroissance était attribuable aux avantages naturels de notre ville. Ce même monsieur me dit alors que je devais faire le commerce des meubles à cause de mes avantages naturels; et je lui répondis que c'est le commerce que je faisais depuis environ vingt années sans cependant avoir d'avantages naturels ce qui me permettait de conclure que j'avais aujourd'hui un "handicap," un commerce lucratif sûr. Il est vrai que j'ai fait des contrats pour une valeur d'un quart de million de dollars, il y a six ou huit mois, lorsque les prix étaient de 50 à 100 pour cent au-dessous des prix actuels; mais je crois que je ne m'arrêterai pas à mes avantages naturels et que je vendrai mes meubles me basant sur leur valeur d'il y a six ou huit mois. Je ferai cela car je crains les avantages naturels. W. G. Tebault, Le Magasin de Meubles le Meilleur Marché au Sud. 217-223 RUE ROYALE.

Le Meurtre du Magistrat de Bantry. Londres, 3 mars.—Le meurtre récent de l'agent des terres Bird, à Bantry, n'a pas attiré l'attention générale; mais les observateurs se sont rendu compte de l'état réel des esprits. Le Standard commente cette affaire. Il fait remarquer que M. Wm O'Brien, quelques jours avant le meurtre qui a eu lieu à Bantry quelques jours avant le "une branche de la Ligue Irlandaise" avait demandé publiquement que l'on se débarrassât du Landlordisme et avait à ce propos cité les Boers qui avaient pris les armes pour défendre leur indépendance comme un modèle à suivre. Le Standard ne croit pas que M. O'Brien ait eu la pensée d'exécuter ce meurtre; mais il compare le mouvement actuel avec l'ancien dont M. Gladstone a dit qu'il était voué au crime. Le Standard demande à M. Balfour, secrétaire en chef d'Irlande de revenir sur son refus de traiter comme criminelle l'affiliation à la Ligue unie. Il est Grand temps, dit-il, de prendre des mesures plus sévères. Le Morning Post exprime les mêmes idées et les mêmes desirs.

MANHATTAN \$75. Le Meilleur Typewriter en Vente à quelque Prix que ce soit. N'est pas compris dans le Syndicat (Trust). La Compagnie Manhattan n'a pas de dividendes à payer sur un fonds endommagé par l'eau — par conséquent nous pouvons vendre à 25% de moins que ne le fait le Syndicat une machine à écrire de première, à offre de \$100. Laissez à l'épreuve dans votre bureau. P. O. Boite-1624. Phone 537. 606 RUE COMMUNE. Southern Typewriter Exchange Agents au Sud, MANHATTAN TYPEWRITER CO 410r-1m

HOTEL D'ORLEANS, 529 RUE DE CHARTRES, NOUVELLE-ORLEANS, La. Chambres élégamment garnies, Eventails électriques. Taux raisonnables par jour ou par semaine. Le confort des voyageurs est sollicité. Mme A. BARRON, Propriétaire. Téléphone du Peuple 2614. 14 Phone Cumberland, 2096-11. Les déjeunés — 6m — mar-jou-dim

ENVOYEZ-NOUS UNE PIASTRE. Vous recevrez gratuitement un superbe album de 100 cartes postales de la Nouvelle-Orléans. Envoyez-nous une piastre et nous vous enverrons gratuitement un superbe album de 100 cartes postales de la Nouvelle-Orléans. Envoyez-nous une piastre et nous vous enverrons gratuitement un superbe album de 100 cartes postales de la Nouvelle-Orléans.

LA CONFIANCE EN NOUS EST ETABLIE. Si vous n'avez pas traité avec nous, nous vous enverrons gratuitement un superbe album de 100 cartes postales de la Nouvelle-Orléans. Envoyez-nous une piastre et nous vous enverrons gratuitement un superbe album de 100 cartes postales de la Nouvelle-Orléans.

D. MERCIER'S SONS. Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales. Vêtements confectionnés, Chapoux et Articles de toilette pour messieurs et enfants. Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures et fermé le dimanche. Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux blocks de la rue du Canal. 2me Et. tri. t. nov.—1 an—mer. jeu. dim

C. LAZARD & CO., L'rd. LES ANCIENS ET POPULAIRES MARCHANDS DE VETEMENTS CONFECTIONNES, d'Articles de toilette et de Chapeaux. Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures et fermé le dimanche. Coin des rues Canal et North Peters. 1 nov.—1 an—mer. jeu. dim

Palais de Joaillerie de Weinfurter, Encoignure des rues Royale et Bienville. Au Comptant! Au Comptant! Au Comptant! NOUS PAYONS POSITIVEMENT, LES PRIX LES PLUS ÉLEVÉS, pour le VIEIL OR et le VIEIL ARGENT. Ou nous donnerons en échange un article quelconque de notre assortiment.

MAGASIN DU BON MARCHÉ, 313 RUE ROYALE. F. ADRIEN BRUNET. HORLOGES, BIJOUTERIE, JOAILLERIE. J'ai l'honneur d'être un ancien, expérimenté et le public en général que le vieil de recevoir mon grand assortiment de Montres, Pendules, Diamants, Or, Argent, Lignes et Bijouterie de toutes descriptions. Grande variété de Cannes et Ombrelles à bon marché et à l'usage. La plus grande et Unique Maison Française à la Nouvelle-Orléans. Venez visiter et nous rendrez compte par vous-même du bas prix de nos marchandises, dont je ne tiens pas compte.

Spécialités pour les Fêtes — Objets d'Art Américains en Cristal Taillé — Baccarat et Verre de Bohême — Porcelaines de Limoges et Faïences de Vienne. Lognettes d'Opéra de Lemaitre avec incrustations de toutes nouveautés s'y ajustant — Statues et autres Objets d'Art, en marbre, bronze et plâtre — Portefeuilles, Bourses et Porte-Cartes, en cuir avec incrustations d'argent ou en or — Articles de Toilette — Objets de décoration, à la pièce ou la collection complète — Ombrelles pour Dames et Messieurs, avec les plus beaux motifs et en argent — Un Assortiment EXTRA-ORDINAIRE de Montres, Pendules, Diamants, Bijouterie, Argenture, etc. chez FRANTZ BROS & CIE 129 RUE BOURBON, près Canal.

LA METHODE WELTMER. Pourquoi se SUICIDER ou commettre un MEURTRE En prenant ou en donnant des médicaments! Les Médecins remarquables qui traitent suivant les lois du Magnétisme, 527 RUE CARONDELET. GUÉRISSENT TOUTES LES MALADIES SANS EMPLOYER DE MÉDICAMENT. Leur Passé et leur Science sont des succès et témoignent pour le monde médical. Ils vous donnent aussi le moyen d'opérer des guérisons sur d'autres comme sur vous. La consultation et l'examen sont POSITIVEMENT GRATUITS. Des dames assistantes sont toujours présentes. 31 des—3m—Jeu-Dim

Feuilleton. — DE — L'Abeylle de la N. O. Commencé le 4 mars 1900. La Dot Fatale. GRAND ROMAN INEDIT. Par Georges Madaque. PREMIERE PARTIE. — Qu'il est votre âge? —Vingt ans. —Votre nom? —Pulchérie. —Mais votre nom de famille? —Je n'en ai pas... On ne m'appelait que Chérie.

On l'appelait Chérie... Jamais ironie plus navrante, jamais plus douloureuse antithèse, mensonge plus poignant que celui formulé par ces deux syllabes, diminutif charmant d'un nom revêché — appliqué à la pâle, délicate et enfantine créature, répandant qu'elle avait vingt ans, et n'en paraissant pas seize. La tête un peu penchée, comme fatiguée par le poids d'une chevelure blonde trop lourde, mais les yeux, très bleus, attachés droits, sur le Président des Assises, habillée d'une simple petite robe de mérinos noir, elle semblait calme au milieu de cette salle du Palais de Justice de Montpellier, bondée de spectateurs et de spectatrices, ses partisans ardents, dans l'étrange cause célèbre dont elle était l'héroïne, — ou ses détracteurs aveugles, éprouvant une répulsion instinctive pour cette fille si jeune qui avait commis un crime. Elle la raconta, sa vie, répondant longuement à des questions parfois brusques, souvent bienveillantes, du magistrat qui dirigeait le débat. Elle narra un long martyre, remontant loin dans son souvenir... jusqu'à sa toute petite enfance, l'âge tendre où les plus malheureux des innocents, qui n'ont rien fait pour naître, reçoivent de loin en loin une carresse. Oai, abandonnée à sa naissance, recueillie par la châtelaine du

Val-Rose, elle avait connu tout ce qu'un être peut connaître de misères, de privations, de cruautés. La faim, le froid, la peur... les coups, les affronts, les travaux rebutants, elle devait tout subir. Puis un jour, en ayant assez, elle prenait dans sa main fragile un large couteau de cuisine, un couteau... Elle tuait la châtelaine du Val-Rose. On n'avait plus qu'à la condamner. Elle s'était vengée; elle pouvait mourir. Chérie s'arrêta, cet argument articulé d'une voix plus haute, plus claire, avec un regard plus fixe, sur celui qui l'interrogeait. Elle redressait sa jolie tête pâle, frolée par un de ces rayons de fine poussière lumineuse, que soulève le soleil frappant sur des vitres closes. Et dans cette salle remplie de gens retenant leur souffle, au fond de laquelle le Christ vers qui tout à l'heure des mains se lèveraient, dans la solennité du serment, étendant ses bras suppliciés, on eût entendu une mouche passer. Les cœurs, de plus en plus, s'étaient serrés, les moins accessibles à la pitié s'étaient rétrécis par l'émotion des autres. Et ceux-là qui croyaient énergiquement à la culpabilité de cette jeune fille accusée elle-même, aussi bien que ceux qui en doutaient, chacun éprouvait

plus intense ce sentiment pénible d'oppression, cette sensation angoissante des pulsations qui s'arrêtaient dans la poitrine, à mesure qu'avancait son récit, qu'approchait l'instant suprême où elle raconterait le meurtre. Le président prononça, quand elle se fut tue: —C'est là le chef d'accusation: vous avez tué d'un coup de couteau, d'un seul, en plein cœur... Mme veuve Varagniez votre mère adoptive... Mais aucun témoin n'a vu la scène du meurtre... Et la rumeur publique a crié très haut, crie encore... que ce n'est point vous la coupable! La foule, à ces mots, devint bouleuse; il passa sur elle un de ces courants qui secouent les nerfs en faisant frémir la chair. Cette façon d'ouvrir des déclarations, remettait en avant la grande question, soulevant en deux camps le pays depuis le drame du Val-Rose. Le président la résuma, cette question, en quelques phrases empreintes de vagues réticences, auxquelles Chérie devait répondre avec son calme inébranlable. —Personne, donc, n'a vu la scène du meurtre... Beaucoup de faits sont à votre charge... vous avez avoué... la Justice ne pouvait voir en vous qu'un coupable... à moins que vous ne soyez une déséquilibrée. —J'ai toute ma raison, toute ma responsabilité, les médecins aliénistes vous l'ont dit... Pour qui aurais-je menti au juge d'instruction? —"Pour en sauver un autre!" Un soupir faible glissa de la bouche de la jeune fille; ses yeux tournèrent légèrement de côté, vers le banc des avocats. Nul ne surprit ce regard, à l'exception peut-être du président, qui n'en suivit point cependant la direction. Quoi d'étonnant que l'accusée adressât un coup d'oeil à son défenseur? Ce défenseur, appartenant au barreau de Paris, était jeune, vingt-six ans au plus. Il débutait dans la carrière par une affaire à sensation. Le coude appuyé sur la balustrade en chêne entourant le banc des avocats, il avait gardé, tout le temps que durait le récit de la jeune fille, la même attitude, le front dans la main, le col incliné, comme s'il craignait de perdre une syllabe prononcée par celle-ci. Au moment où le président articula ces paroles: "Pour en sauver un autre", il se redressa. Le regard de Chérie, ce regard bien profond qui ne se baissait point devant les juges, effleura le sien; puis en même temps leurs yeux à tous les deux allèrent, furtifs, vers le banc réservé à la Presse, au bout duquel, par faveur sans doute, une femme, une jeune fille, avait pris place. Cette jeune fille, aux grands yeux de velours, aux cheveux d'un noir intense, et d'une pâleur de morte. Sept mois avant que la salle d'audience du Palais de Justice de Montpellier s'emplit pour le dénouement de l'affaire, mystérieuse, malgré des aveux précis, —qui était la dernière de la session, le château du Val-Rose, habituellement silencieux et morne, ou devait se dérouler le drame qui amenait Pul-hérie—Chérie, puis, on ne l'appelait pas autrement—sur les bancs de la Cour d'assises, semblait en fête. Ainsi que chaque année, M. Claude Varagniez venait avec toute sa famille, passer chez sa tante la fin des vacances. C'était l'époque des vendanges, et cela amusait singulièrement ces Parisiens, du moins pendant les deux ou trois premiers jours qui suivaient leur arrivée, de courir à travers les vignes, de se barbouiller de raisin, d'aider à la cueillette, les femmes et les enfants, ou de regarder charger sur les voitures par les hommes, qui les menaient vers le domaine, les longs bâtons remplis des grappes mûres que l'on jetterait au pressoir. Quoique cela la fit sortir sous tous les rapports de son genre de vie, Mme veuve Varagniez recevait à bras ouverts cette famille, —la seule qu'elle eût, et encore, du côté de son mari, mort depuis plus de vingt ans, — qui mettait pendant deux semaines, dans la vieille maison grise à tourelles, une gaieté ne revenant qu'avec elle, l'année suivante. Ces deux semaines, du reste, s'écoulaient. Vers la fin de la dernière, elle faisait très bien entendre à ses neveux, qu'elle avait assez sacrifié d'argent pour les héberger, et leur disait sans façon, avec ses inflexions les plus accentuées de Méridionale pur sang: —Maintenant, mes petits, aux prochaines vendanges, hein!